

de l'aqueduc antique, qui bénéficie ici d'un long développement – en rapport avec son importance linéaire sur le terrain ? – et par G. Le Cloirec sur l'urbanisme. Outre Quimper, où les multiples interventions de J.-P. Le Bihan comme archéologue municipal ont fait moisson de données nouvelles depuis la publication de la première édition de la *CAG 29*, plusieurs communes se signalent par de copieux exposés : Cléden-Cap-Sizun, pour le site de Trouguer signalé ci-dessus, la *villa* du Questel à Concarneau, le site de Lostmarc'h/Lesteven à Crozon, Douarnenez, la *villa* de Kervenennec à Pont-Croix et celle de Keradennec à Saint-Frégant, le cimetière laténien de Kervilré à Saint-Jean-Trolimon et l'important sanctuaire laténien et antique de Tronoën sur la même commune...

L'index fourni qui clôt traditionnellement la *Carte archéologique de la Gaule* permet au lecteur de trouver aisément l'objet de sa requête. L'ouvrage pêche cependant par quelques détails. Alors que de façon générale les plans et dessins figurés sont nets et lisibles, permettant au passage de savourer la finesse des décors de céramiques et de stèles gauloises, certains d'entre eux auraient mérité une reprise de trait (par exemple, Kervenennec à Pont-Croix). Les plans concernant la *villa* et les thermes du Perennou à Plomelin diffèrent entre les deux éditions : plans E. Souvestre (1838) en 1989 et Du Marchallac'h (1837) en 2010. Le jeu des sept erreurs auquel pourra se livrer le lecteur disposant des deux éditions ne constituerait d'ailleurs qu'une mise en bouche au regard des différences relevées sur les plans successifs de 1849 (Ramé), 1859 (Vallin) et 1916 (Abgrall), répertoriés par J.-C. Arramond (*Rapport de fouille archéologique programmée annuelle*, 2008). Par ailleurs, certaines photographies en noir et blanc apparaissent sous-exposées ou trop contrastées, sans qu'il soit possible de savoir si ce rendu provient du document original, ou de l'impression. Ces imperfections sont toutefois sans réelle conséquence sur l'intérêt de la *CAG 29*.

Émile BERNARD

DRAC Bretagne/service régional de l'archéologie

Alain PROVOST, Vincenzo MUTARELLI, Yvan MALIGORNE, *Corseul. Le monument romain du Haut-Bécherel, sanctuaire public des Coriosolites*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Documents archéologiques, 3, 2010, 249 p, nombreuses illustrations.

Entreprise dans le cadre du XI^e plan État-Région, la fouille du sanctuaire du Haut-Bécherel, en Corseul (Côtes-d'Armor), a incontestablement été, avec celles de la « *villa* » de Mané-Véchen en Plouhinec (Morbihan) et de l'aqueduc de Carhaix (Finistère), l'une des plus intéressantes opérations menées sur les sites romains de Bretagne au cours des dernières années. Les vestiges antiques, et tout particulièrement la *cella* en petit appareil, encore haute de 10,50 m, avaient certes,

depuis le XVIII^e siècle au moins, attiré l'attention des « antiquaires » de la région ; ils furent classés monument historique en 1840, et une première fouille en fut opérée en 1868-1869 par Émile Fournier, qui, montrant que ce sanctuaire s'étendait sur une surface beaucoup plus importante que ne le laissait supposer la seule *cella*, en laissa un plan de bon aloi. En l'absence de nouvelles recherches, ce dernier fut fréquemment reproduit dans les ouvrages concernant l'Armorique romaine.

Conduite de 1995 à 1998 sous la direction d'Alain Provost, la nouvelle et nécessaire exploration de ce grand ensemble bâti a incontestablement montré que, contrairement à ce que l'on observe sur de nombreux sites de Bretagne ou d'autres régions occidentales, il n'avait pas été précédé par un lieu de culte de l'âge du Fer, sa construction *ex nihilo* résultant d'un programme mené en deux tranches distinctes. Comme le souligne A. Provost, le sanctuaire s'inscrit dans un quadrilatère de 108 m x 98 m, la cour étant ceinte sur ses quatre côtés, un portique le bordant à l'ouest, au nord et au sud, la face orientale étant fermée par un mur aveugle. Le temple lui-même, placé en position centrale et saillant à l'ouest du portique, est de type romano-celtique, avec *cella* et déambulatoire ; précédé d'un escalier, un *pronaos* s'avance vers l'*area sacra*. On accédait au portique frontal (87,50 m de long) par deux porches latéraux avec escalier, des exèdres de plan rectangulaire et accostées au portique se situant de part et d'autre de l'*aedes*. Chacun des portiques latéraux comportait aussi une exèdre accostée et se terminait par un pavillon d'angle, avec accès précédé d'un escalier. À 400 m à l'est, les nombreux vestiges antiques que l'on remarque près de la fontaine de Saint-Uriac (saint Thuriau) laissent supposer une monumentalisation de celle-ci, d'autant que l'axe est-ouest du sanctuaire est rigoureusement aligné sur la fontaine, comme d'ailleurs sur un autre ensemble bâti, mais très mal connu, situé entre la ville antique et l'ensemble du Haut-Bécherel. Les données archéologiques et les comparaisons établies, en particulier avec le sanctuaire du Cigognier à Avenches (Suisse), placent à l'extrême fin du I^{er} siècle ou au début du siècle suivant, en phase avec le développement de la ville voisine, la construction de ce qui fut, à n'en pas douter, le sanctuaire majeur de la *civitas* des Coriosolites. Il est assez vraisemblable, comme le pensent les auteurs, que les portiques latéraux aient été réservés au culte des *divi*, le portique frontal à celui de divinités secondaires, tandis que la *cella* abritait la divinité principale, qui était très certainement Mars, si l'on en croit le nom de *Fanum Martis* apparaissant sur la Table de Peutinger. Il est également très probable, comme le soulignent *in fine* Alain Provost et Yvan Maligorne, qu'il ne faille pas attribuer la baisse de fréquentation du sanctuaire, dès le début du III^e siècle, et sa destruction par un vaste incendie volontaire, dans le dernier quart du même siècle, aux suites des décisions de l'*ordo* de la *civitas*, qui, pour des raisons économiques, aurait choisi de rapatrier en ville le culte et les objets associés, mais aux troubles, parfois violents, qui agitèrent la région à cette époque.

Fondé sur une analyse rigoureuse des architectures et sur une riche documentation comparative, cet ouvrage, bien mené et convaincant, séduira sans aucun doute tous

ceux qu'intéressent l'histoire et l'archéologie des Coriosolites, et, plus largement, celles de l'Armorique romaine. On ne peut que souhaiter qu'il inaugure une série d'études sur les sanctuaires antiques de la péninsule (nous avons ainsi récemment souligné que le grand bâtiment de Trouguer, en Cléden-Cap-Sizun [Finistère] est très vraisemblablement un édifice de même plan général et de même nature que celui du Haut-Bécherel).

Patrick GALLIOU

Magali COUMERT et Hélène TÉTREL (dir.), *Histoires des Breagnes. 1. Les mythes fondateurs*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 2010, 268 p.

Il s'agit là du premier volume des actes du séminaire de recherche tenu sous le même titre à l'Université de Bretagne occidentale, qui renferme quelque quinze contributions réparties dans trois ensembles respectivement intitulés « Légendes d'origine, légendes de peuplement » (p. 13-95), « Genèse et développement des mythes arthuriens » (p. 97-193) et « La Bretagne "Brocéliandisée" » (p. 195-265). Ces contributions, qui ont d'abord fait l'objet de communications orales dans le cadre des trois premières journées d'étude du séminaire tenues entre septembre 2007 et janvier 2009, reflètent la diversité des préoccupations de leurs auteurs ; mais leur objet commun, à savoir la formation, la représentation et la réception, ainsi que la transmission de la matière historico-littéraire bretonne au sens large, assure l'unité de l'ouvrage ou du moins permet de s'orienter au sein des différentes approches retenues. L'économie de l'ouvrage est fort adroitement résumée dans une courte introduction (p. 7-11), qui en montre toute la richesse.

A. Gautier, dans « Les jérémiades de Gildas » (p. 99-117) revisite « la question d'un "Âge d'Arthur" » et – au travers d'une critique serrée des positions, jugées stimulantes, de l'historien britannique N.J. Higham qui, pour sa part, exclut cette possibilité – examine à nouveaux frais l'hypothèse, traditionnellement associée au nom d'Arthur, « d'un « répit », accordé aux populations britto-romaines dans leur lutte contre les Saxons » au cours de la première moitié du VI^e siècle. Si cette hypothèse lui paraît toujours valide, A. Gautier élude prudemment ce qui se rapporte au personnage d'Arthur. De notre côté, il nous semble que le « télescopage » entre les événements rapportés par Gildas et l'« invention » d'Arthur ne peut dissimuler que, pour qu'un tel « télescopage » intervienne, il faut que le texte le plus ancien, en l'occurrence le *De excidio Britanniae* (*DEB*) ait fait l'objet d'une surinterprétation par les écrivains postérieurs. Nous ne voyons donc pas comment, d'un point de vue méthodologique, on pourrait faire autrement aujourd'hui que de soustraire à la problématique arthurienne les extrapolations souvent fantaisistes qui sont faites à partir du *DEB*, puisque cet ouvrage, dont la richesse dépasse de loin sa très médiocre dimension « historique », comme l'a bien montré le regretté F. Kerlouégan dans sa thèse, n'a pas été écrit dans cette perspective.